



Cahiers de l'Urmis

17 | 2017

Les espaces de la migration lusophone : circulations, régulations, représentations

L'émigration à l'écran : la rhétorique du succès. La série documentaire *Portugueses pelo mundo*

Manuel Antunes Da Cunha



Éditeur

Urmis-UMR 7032

Édition électronique

URL : <http://urmis.revues.org/1462>

ISSN : 1773-021X

Référence électronique

Manuel Antunes Da Cunha, « L'émigration à l'écran : la rhétorique du succès. La série documentaire *Portugueses pelo mundo* », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 17 | juillet 2017, mis en ligne le 30 juin 2017, consulté le 07 juillet 2017. URL : <http://urmis.revues.org/1462>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2017.



Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'émigration à l'écran : la rhétorique du succès. La série documentaire *Portugueses pelo mundo*

Manuel Antunes Da Cunha

- 1 Au cours des deux derniers siècles, les métaphores de la généalogie lusitanienne et de la *saudade*¹ délimitent la rhétorique d'une identité portugaise mise en valeur dans des contextes sociopolitiques aussi différents que la Monarchie constitutionnelle (1820-1910), la 1^{ère} République (1910-1926), la dictature (1926-1974) et la démocratie. La configuration d'un récit collectif concernant l'identité nationale prend assise sur une psychologie ethnique autour de laquelle s'esquisse une « âme portugaise », dont les moments fondateurs se situeraient au cours de la lutte pour l'indépendance (XII^e-XIII^e) et de l'épopée des Découvertes (XV^e-XVI^e). À l'instar d'autres États-nations européens (THIESSE 2001), c'est surtout au XIX^e siècle que l'allégorie lusitanienne commence véritablement à prendre forme, à partir de la mise en abyme d'une langue, d'un territoire, d'une « race », de valeurs, de croyances, de rituels, de mythes, mais aussi d'un folklore et d'autres marques d'identification. L'identité nationale devient progressivement une forme d'appartenance privilégiée, un facteur d'inclusion et d'exclusion (ANTUNES DA CUNHA 2009).
- 2 Pour ne citer qu'un exemple, dans les années 1950, l'*Estado Novo* s'approprie la théorie lusotropicaliste du sociologue brésilien Gilberto Freyre (1900-1987) pour justifier le maintien des territoires d'outre-mer. Les discours à propos d'un *mode portugais d'être au monde* s'évertuent alors à proclamer que « le peuple portugais a une façon particulière, spécifique, d'être en relation avec les autres peuples, cultures et espaces physiques, façon qui le distingue et l'individualise au sein de l'humanité » (CASTELO 1998, 13)². Le mythe d'un Portugal pluri-continental, empreint de plasticité sociale et d'un humanisme *sui generis* survit même à la Révolution des Œillets (25 avril 1974) et à la décolonisation, quand le pouvoir politique convertit les compatriotes résidant à l'étranger et leurs descendants en « succédané psychologique d'un ancien empire de dimension mondiale » (

ROCHA-TRINDADE 1984). Faute d'un empire colonial, la nation se rabat sur les « communautés portugaises éparpillées de par le monde ». Un tel nationalisme déterritorialisé (FELDMAN-BIANCO 1995 ; SCHILLER & FOURON 1997) se matérialise par l'usage de plus en plus récurrent de termes comme « communautés portugaises » ou « lusodescendance »³ (DOS SANTOS 2014) pour signifier que « le legs transmis de génération en génération – et qu'autrefois on qualifiait de métissage ou de plasticité –, se traduirait [dorénavant] par la forte capacité d'intégration dans les sociétés d'accueil d'une diaspora simultanément célébrée comme le symbole suprême d'allégeance à la source ethnique originelle » (ANTUNES DA CUNHA 2009, 48).

L'émigration comme marqueur identitaire

- 3 L'émigration est bel et bien devenue une donnée structurelle, un marqueur identitaire de la société portugaise. En 1655, Severim Faria dénonce déjà les effets néfastes du flux migratoire des Découvertes, aussi bien sur la structure démographique que sur le tissu productif. L'auteur *Dos remédios para a falta de gente* considère – à vrai dire, le constat n'est que partiellement juste (AMORIM 1988) – « qu'après avoir réalisé ces conquêtes, notre Nation portugaise a diminué, non par manque de multiplication naturelle mais parce que les Portugais quittent leur patrie pour aller peupler les villes et les villages de lointaines contrées » (SÉRGIO 1924, 189). D'abord partie prenante du projet impérial, la diaspora s'en détache progressivement, au cours du XIX^e, pour devenir dépendante des secousses du capitalisme moderne. Le nombre de départs s'intensifie alors de façon significative. Jusqu'à la fin des années 1920, plus d'un million de Portugais partent pour le Brésil de façon légale, chiffre auquel s'ajoutent les sorties clandestines qui représentent parfois jusqu'à 20 % du courant migratoire annuel (HALPERN PEREIRA 1981 ; BAGANHA 2001). En 1891, l'historien Oliveira Martins déplore même le dépeuplement de certaines communes, assurant qu'il est « impossible de parcourir notre ligne littorale de Lisbonne jusqu'à Porto sans assister, avant le départ des paquebots, au spectacle bouleversant des familles venues dire adieu aux hommes qui partent pour le Brésil » (ROCHA-TRINDADE 1999, 259).
- 4 Il est donc tout à fait compréhensible que le débat public sur l'émigration redouble d'intensité à la fin du XIX^e siècle, époque par ailleurs si tourmentée qu'elle enfante une profonde réflexion sur l'identité nationale⁴. Dans ce contexte, l'écrivain et historien Alexandre Herculano estime que le départ massif de compatriotes constitue un phénomène bien plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Si certains s'en vont résignés, « expulsés par la misère », d'autres partent davantage à l'aventure, en quête de fortune. « Entre les deux situations il y a, à mon avis, un abyme (...). Que tout soit fait pour supprimer l'émigration forcée, mais que l'on évite également tout ce qui peut entraver, directe ou indirectement, celui qui a en soi cette ambition et cette audace », défend l'auteur (1879, 110). Une telle distinction, tout à fait pertinente, nous permet aujourd'hui encore de mieux cerner la complexité des représentations qui, depuis, sont associées à l'univers migratoire portugais.
- 5 Tantôt subie comme fatalité, tantôt montrée du doigt comme preuve irréfutable de « notre prostitution économique et politique » (MARTINS 1891), l'émigration est le plus souvent perçue comme un mal nécessaire dont les régimes politiques successifs ont tant bien que mal cherché à maîtriser les contours. Bien que le principe libéral de circulation individuelle soit consigné dès la Charte constitutionnelle de 1826⁵, le droit de sortie du territoire est progressivement soumis à une réglementation assez stricte. Il s'agit, d'une

part, de ne pas indisposer une élite foncière soucieuse de préserver une main-d'œuvre bon marché et, d'autre part, de sélectionner des candidats à l'exode moins susceptibles de rompre les liens avec le pays d'origine, de façon à entretenir l'envoi de devises. Des décennies durant, études scientifiques, rapports parlementaires et articles de presse dissertent, de façon plutôt pessimiste, sur les enjeux d'un tel phénomène. « Une clameur s'est levée à l'unisson dans le royaume contre l'émigration », peut-on lire au tout début de l'enquête parlementaire de 1872 (AGUIAR 1987, 373). Un peu à contre-courant, Eça de Queirós dépeint alors l'émigration comme une force civilisatrice. L'écrivain et diplomate met en relief le fait que « l'émigré établi dans un pays d'adoption continue d'être un consommateur persistant des productions de son pays d'origine (...). Quand elles sont assez importantes, les migrations constituent pour la patrie de forts soutiens moraux (...). Elles substituent les colonies pour les peuples qui n'en ont pas » (QUEIRÓS 1874, 50). Ce dédoublement en termes de représentation de l'émigration, à la fois comme une calamité et une aubaine, se traduit depuis par une posture souvent équivoque aussi bien de la part de la classe politique que de la société en général vis-à-vis des compatriotes expatriés.

- 6 Au début du XX^e siècle, le départ massif de compatriotes continue à être davantage perçu – du moins officiellement – comme « un des grands maux de l'actualité » face auquel le pouvoir en place avoue plus ou moins son « impuissance à y remédier », comme le résume fort bien, en 1923, l'attaché de l'ambassade du Portugal au Brésil, Carvalho Neves (HALPERN PEREIRA 1981, 255). Faute d'y remédier, on s'évertue donc à façonner – par le biais de l'enseignement primaire, par exemple – une identité collective à laquelle tout un chacun doit allégeance, indépendamment du lieu de résidence. « Il va sans dire que l'instruction enracine l'individu dans la famille et la Patrie et contribue à ce que les émigrés, aussi loin se trouvent-ils, entretiennent une relation privilégiée avec elle », défend, en 1913, le futur président de la République, Bernardino Machado (HALPERN PEREIRA 1981, 229). En somme, le pouvoir cultive un discours et une praxis dont les motivations sont à trouver davantage du côté de l'intérêt collectif *intra-muros* (devises, souveraineté culturelle, image de la nation) que des préoccupations d'ordre strictement humaniste *extra-muros* (bien-être des compatriotes expatriés).
- 7 Simultanément assigné aux rôles de victime et de héros, l'émigré devient malgré lui le représentant de la patrie (PAULO 1998, 293), l'ambassadeur de ce *mode portugais d'être au monde* que Lisbonne choie avec une bonne dose de paternalisme. Il n'est pas anodin que l'*Estado Novo* invoque, à son tour, « le droit et le devoir de coordonner et réglementer la vie économique et sociale de la nation de façon à peupler les territoires nationaux, protéger les émigrés et discipliner l'émigration » (article 31, Constitution de 1933). À l'instar des résidents, les membres de la diaspora sont eux-aussi « soumis à l'État et aux lois portugaises, excepté les règles applicables du droit international » (article 3). Presque invariablement dépeints comme bien intégrés, travailleurs, respectueux des lois et fiers de leurs racines, les expatriés sont instruits avant et courtisés après le départ, de telle façon que « les énergies portugaises éparpillées partout de par le monde (...) soient mises à profit, canalisées et organisées en faveur de la Nation » (SIMÕES 1934, 200). Le 12 juin 1939, lors d'une allocution radiophonique adressée aux Portugais des États-Unis, le dictateur Oliveira Salazar émet ce discours qui sied si bien au nouveau régime : « L'effort tenace des Portugais, leur amour du travail, leur esprit de sacrifice, de discipline et de respect des lois et des institutions des pays dont ils bénéficient de l'hospitalité, cet ensemble de qualités morales et civiques ont fait de nos émigrés non pas des étrangers que l'on tolère, mais des associés que l'on apprécie. (...). Il est pour nous hautement

flatteur (...) [qu'ils] soient des exemples de travail, d'épargne, de discipline, tout en bâtissant une de nos colonies les plus chères. » (1959, 162).

- 8 Dès les années 1960, la France devient la destination privilégiée. Entre 1957 et 1974, près d'un million et demi de Portugais prennent les chemins de l'exil, dont environ 900 000 – parmi lesquels seulement 350 000 à titre régulier – vers l'Hexagone. En temps de guerre coloniale (1961-1974) et de difficultés économiques, la dictature cultive une posture ambiguë. Tout en donnant l'impression de combattre fermement l'exode, elle ne se donne pas vraiment les moyens de résorber la porosité des frontières, de manière à maintenir les émigrés dans une fragilité conjoncturelle tout en tirant profit des retombées économiques de leur départ (PEREIRA 2012). En 1976, la démocratie inscrit dans la Constitution que « le droit d'émigrer, de quitter le territoire national et d'y revenir est garanti à tous. » (article 44, n° 2)⁶, rebaptisant par ailleurs la fête nationale du 10 juin comme le Jour de Camões, du Portugal et des Communautés Portugaises. Depuis, tous les programmes de gouvernement – quel que soit leur positionnement idéologique – font invariablement référence à ce lien indissociable entre les Portugais du dedans et du dehors dans la configuration de la communauté nationale (ANTUNES DA CUNHA 2009).
- 9 En vantant les mérites de « la capacité créatrice d'une communauté unie par les liens de la langue et du sang qui maintiennent vivante, partout dans le monde, une culture originale » (ROCHA-TRINDADE 1984, 360)⁷, la classe politique continue dorénavant de mettre en exergue « la fidélité de ces hommes et de ces femmes aux racines, à leurs et à nos valeurs culturelles et éthiques, à notre mode d'être au monde, une fidélité qui n'exclut cependant pas une capacité hors pair d'adaptation aux sociétés et ethnies les plus diverses » (AGUIAR 1987, 99)⁸. Le Portugal se rêve toujours bien au-delà de ses étroites limites territoriales comme « un peuple généreux sans frontières mentales », pour qui l'émigration est « la concrétisation d'une aspiration profonde, d'un élan qui vient du passé », de telle façon que chaque expatrié « transporte en soi l'esprit de Camões et de Vasco de Gama » (BRETTELL 1994, 74)⁹. Plutôt que d'aborder les raisons sous-jacentes à l'exil, on souligne « la réussite atteinte par nos compatriotes dans les différents pays où ils se sont fixés, notamment dans les domaines scientifique, artistique, professionnel, économique et politique. Tous, nous trouverons ainsi une raison de plus pour nous enorgueillir d'être portugais. »¹⁰ (HILY & ORIOL 1993, 88). Alors qu'une écrasante majorité de la diaspora est constituée par des expatriés de col bleu, il s'agit de mettre en avant des personnalités dont le profil renvoie une image bien plus valorisante de la communauté transnationale, sans pour autant négliger un *lobbying* ethnique, étant donné « qu'une position forte des communautés portugaises émigrées est également favorable à l'image internationale de notre pays », comme le précise le président Jorge Sampaio (PS), le 16 septembre 2000, à Funchal.

La mise à l'index du *Brésilien* et du *Français*

- 10 Bien qu'il soit assez difficile d'avancer des chiffres précis, on estime aujourd'hui – selon les méthodes de calcul (première et/ou seconde génération, (bi)nationalité, etc.) – qu'entre 2,3 et 4 millions de Portugais vivent à l'étranger, ce qui est tout à fait révélateur de la portée du phénomène pour un pays d'un peu plus de 10 millions d'habitants. Au cours des dernières années, une nouvelle vague de sorties surclasse même les pics migratoires des années soixante. Entre 2007 et 2014, plus de 730 000 personnes sont parties, de façon temporaire ou définitive, à la recherche de meilleures conditions de vie,

notamment vers la France, la Suisse, les États-Unis, le Canada, le Brésil, l'Espagne, l'Allemagne, le Royaume-Uni, le Luxembourg, le Venezuela, la Belgique, l'Afrique du Sud et l'Australie (OCDE/ONU 2013 ; PIRES et al 2014 ; PORDATA/INE 2015).

- 11 Sous l'épaisseur des chiffres, se retrouvent toutefois des histoires de vie, des interactions et des parcours à la fois singuliers et collectifs qui se confrontent à la représentation des minorités – dans l'espace public en général et dans le champ médiatique en particulier – en tant que révélateur des enjeux sociopolitiques contemporains (NAYRAC 2011). Du point de vue des communautés migrantes, le regard de l'Autre (de la société majoritaire) est d'autant plus complexe qu'il se dédouble en deux espaces nationaux distincts, ayant chacun d'entre eux leurs coulisses, leurs acteurs, leurs ressources, leur histoire et leur terminologie. Être migrant c'est souvent se sentir étranger, au sens de Simmel, en tant que type social caractérisé par un mixte de proximité et de distance, où l'individu « est fixé à un cercle spatialement déterminé ou à un cercle dont les limites sont analogues aux limites spatiales, mais sa position dans le cercle est essentiellement déterminée par le fait qu'il ne fait pas d'emblée partie de ce cercle, qu'il introduit des caractéristiques qui ne sont pas propres à ce cercle et qui ne peuvent pas l'être. » (1950, 402). C'est être constamment refoulé vers les marges, dans un double statut d'extériorité – du point de vue des pays d'accueil et d'origine – avec toutes les implications qu'une telle position suppose en termes d'interactions sociales. C'est se voir apposé une étiquette, parce que l'on est (soi-même ou par descendance) parti ou venu d'ailleurs. C'est être mis à distance, tout en étant proche. Au Portugal, la représentation du « Brésilien » et du « Français », termes qui ici désignent les ressortissants nationaux installés dans ces deux pays – notamment lors de leur retour (temporaire ou définitif) aux origines –, illustre parfaitement ce processus de mise à distance¹¹.
- 12 Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la figure du *Brésilien* s'impose dans l'espace public (ARAÚJO et al 2013), représentation qui incorpore à la fois l'archétype de l'émigrant ayant fait fortune (FONSECA 1999) et les moqueries des compatriotes restés au pays (ALVES 1999). Comme l'explique si bien Eça de Queirós, en 1886, la littérature de l'époque tire profit d'un ensemble de stéréotypes pour faire du *Brésilien* une caricature burlesque, « avec tous ses oignons aux orteils et tous ses diamants, crasseux, glouton, retors, révélant placidement dans un langage des plus grossiers les sentiments les plus sordides. Il suffisait de lui coller à la nuque un nom plébéien à souhait, de lui trouver un village d'origine qui sente fort l'étable, de le lancer au beau milieu de pages tremblotantes et baignées de larmes » (1981, 20). Véritable paradoxe, le cliché du *Brésilien* navigue entre le regard narquois – sur les origines modestes et l'inadéquation entre le statut économique et les compétences sociales – et le mythe du retour triomphant et de l'ascension sociale. La plupart des familles rêvent cependant d'avoir un fils *brésilien* qui prenne soin des frères cadets et des parents âgés (ALVES 2013). Comme en témoigne, en 1881, le biographe Augusto Ribeiro, « les plus jeunes sont attirés par le Brésil, [par l'image] du *Brésilien* qui est revenu riche, qui a racheté les terres du majorat, qui prête de l'argent avec des intérêts, qui donne de bruyantes fêtes, avec ses prodiges aumônes pour les pauvres et d'opulents festins pour les riches » (ALVES 2004, 3).
- 13 Dès les années 1960, la figure du *Français* prend la relève dans l'imaginaire social. Les discours des résidents portugais vis-à-vis des expatriés persistent entre la reconnaissance du parcours accompli et la stigmatisation du statut et des pratiques socioculturelles (GONÇALVES 1996)¹². Davantage critiqués par une nouvelle classe moyenne diplômée, on leur reproche des manières de nouveaux riches (manque de goût et de culture, rapport

obsessionnel à l'argent, comportements et discours ostentatoires, etc.), tout en leur prêtant des qualités de travail, de courage, d'ambition et d'honnêteté. Ce discours critique constitue le plus souvent une stratégie de démarcation sociale de la part d'individus dotés d'un plus grand capital culturel, mais disposant d'un capital économique moindre que leurs compatriotes installés à l'étranger. En somme, les émigrés « peuvent bien se hisser jusqu'à certains lieux et propriétés, oser certaines attitudes, mais cela ne leur confère pour autant ni l'autorité, ni le statut qui habituellement vont avec » (GONÇALVES 1996, 178). Le maniement de la langue portugaise, l'usage de véhicules de haute cylindrée ou la construction de résidences secondaires aux critères esthétiques contestées sont autant de pierres d'achoppement.

- 14 Le phénomène n'est pas nouveau. On critique les maisons des « Français » comme on le faisait au XIX^e siècle avec les manoirs des « Brésiliens ». Dans le roman *A Morgadinha dos Canaviais* (1868), Júlio Dinis fait référence à la demeure d'un Portugais ayant émigré outre-Atlantique : « une grande maison, en pierre de taille et azulejo, avec trois étages et des vérandas, des jardins avec des statuettes en faïence et des plates-bandes peintes en vert et jaune. Le jardin avait plus de réputation dans les villages alentours que les jardins suspendus de Babylone » (1988, 110). Plus d'un siècle après, dans un carnet de voyage (1985), le Prix Nobel José Saramago s'empare contre « les horreurs éparpillées dans la campagne, les murs de quatre ou huit couleurs différentes, avec des carreaux de faïence pour salle de bain plaqués sur la façade, les toits de chalet suisse, les mansardes à la française, les châteaux de la Loire érigés au bord de la route en point de croix, l'inconcevable en béton armé, le furoncle, le perchoir de perroquet, le grand crime culturel ainsi commis impunément » (2003, 67).
- 15 Il ne faut toutefois pas oublier que ces discours visent quasi exclusivement les émigrés économiques, c'est-à-dire ceux qui sont majoritairement partis des régions rurales du nord et centre du pays, avec un parcours scolaire souvent bref et une insertion professionnelle dans des métiers à caractère manuel (BTP, usines, services aux personnes, etc.). Dans ce contexte, le terme « émigré » ne désigne pas simplement tous ceux qui ont quitté leur région ou pays pour s'installer ailleurs – comme le précise le dictionnaire –, mais davantage ceux qui partent du bas de l'échelle sociale. On évite et/ou limite d'ailleurs son usage quand il s'agit d'étudiants, d'enseignants, de professionnels libéraux, de cadres, d'hommes d'affaires, d'artistes et autres ressortissants dont les activités plus valorisées les préservent d'une telle stigmatisation.
- 16 Depuis l'avènement de la démocratie, au milieu des années 1970, l'image d'Épinal d'une émigration au niveau d'instruction rudimentaire, dont on attend surtout l'envoi de devises, laisse progressivement la place aux archétypes de l'entrepreneur, de l'artiste ou de l'intellectuel ayant triomphé à l'étranger. Les communautés portugaises se voient élevées au rang de ressource stratégique et culturelle de la nation. Alors que, pendant plus d'un siècle, l'expatriation engendra des centaines de milliers de citoyens de seconde zone, la création d'un état transnational valorise désormais les franges les plus élitistes. Plus discret vis-à-vis de l'émigration économique – dont les fondements renvoient à un constat d'échec – le discours et la praxis officielle privilégient les ressortissants portugais ou leurs descendants dont la position sociale est susceptible de promouvoir l'image d'une nation européenne moderne. La mobilisation de la fine fleur de la diaspora évoluant dans les sphères politiques, économiques, intellectuelles, artistiques ou sportives des pays d'accueil convient, d'une part, aux politiques ciblées d'investissement et de diffusion d'une haute culture et permet, d'autre part, d'afficher un certain cosmopolitisme.

- 17 Dès les années 1980, comme en témoigne les discours des secrétaires d'État à l'émigration, les vocables « émigré » et « émigration » sont d'ailleurs partiellement délaissés – parfois même reniés – au profit d'autres termes ou expressions comme « gens lusitaniens », « luso-descendants », « communautés de souche lusitanienne », « noyaux lusitaniens d'Europe, d'Amérique et d'Afrique », « Portugais résidant à l'étranger » (AGUIAR 1987) ou encore « communautés portugaises », « patrie de communautés », « monde universel portugais », « il n'y a pas d'émigrés, il n'y a que des Portugais, des résidents et des non-résidents », « espace culturel portugais » ou « patrie lusitanienne », entre autres (CORREIA DE JESUS 1990). Le virage idéologique est sans équivoque : « À l'État Territoire nous opposons l'État-Nation ; à l'émigré nous opposons le citoyen portugais et, pour l'Europe, le citoyen communautaire ; à l'immigré dans le pays d'accueil, nous opposons la communauté portugaise ; à l'émigré, agent économique, nous opposons le Portugais résidant à l'étranger, agent culturel ; à la relation économique et à l'envoi de devises, nous opposons la relation culturelle et affective qui lie les Portugais à leur Patrie » (1990, 5).
- 18 Depuis un peu moins d'une dizaine d'années, dans le sillon d'une nouvelle crise économique, la nouvelle vague de départs vers l'étranger – qui inclue dorénavant une frange plus importante de jeunes diplômés (LOPES 2014) – est venue complexifier davantage la représentation sociale de la diaspora. L'usage de termes et/ou expressions comme « première génération, deuxième et troisième générations », « luso-descendants », « communautés portugaise éparpillées de par le monde », « diaspora », « Portugais résidant à l'étranger », « luso-américain, luso-français », « nouvelle émigration » ou encore « émigration qualifiée/diplômée » configure un vocabulaire d'autant plus varié qu'il reproduit la complexité des nuances qui caractérisent le rapport du Portugal à ses émigrés.

Portugueses pelo mundo : la réussite avant tout

- 19 Jusqu'au début des années 1990, la question migratoire est plutôt absente du paysage audiovisuel portugais (LOPES 1999). La création de *RTP Internacional* (1992) marque incontestablement un tournant dans la visibilité de la diaspora *intra-muros*. Bien qu'ayant comme public-cible les Portugais expatriés, la chaîne de souveraineté culturelle – qui partage bon nombre de directs avec sa consœur du service public (RTP1) – exerce toutefois un impact indéniable sur le territoire national, y compris auprès des chaînes privées SIC et TVI¹³. Il ne se passe dorénavant pas un jour sans qu'il ne soit question « d'émigration », de « luso-descendants » ou de « Portugais à l'étranger » dans les journaux télévisés, les *telenovelas*, les documentaires, la publicité, les programmes sportifs ou encore les émissions de télé-réalité. D'une façon générale, le discours télévisuel met en exergue la réussite des ressortissants nationaux et de leurs descendants un peu partout sur la planète ainsi que leur attachement aux origines, promouvant de la sorte l'image d'un pays à la fois ancré sur la tradition et la modernité (ANTUNES DA CUNHA 2009). Du côté de la presse écrite – surtout depuis la recrudescence des départs –, on ne compte désormais plus les reportages des quotidiens sur les statistiques de l'exode et les controverses idéologiques qui lui sont associées¹⁴, mais aussi les unes des hebdomadaires nationaux autour des histoires et des trajectoires de succès¹⁵ ou encore les documentaires radiophoniques¹⁶ et télévisuelles¹⁷ sur la saga migratoire. En fait, l'agenda médiatique se dédouble en deux représentations paradoxales : d'un côté, la sortie massive de population

- dans laquelle s'incluent des (jeunes) diplômés¹⁸ - face à l'impuissance des gouvernements successifs pour la contenir ; de l'autre, l'ingéniosité socioprofessionnelle des expatriés et leur capacité innée à s'intégrer dans tous les contextes, sans pour autant perdre la conscience de leurs racines. Entre la fuite et la mobilité, le discours médiatique alterne les registres.

- 20 Depuis les années 1950, l'expression « fuite de cerveaux » est davantage utilisée pour désigner les flux migratoires originaires des pays en voie de développement, tandis que le terme « mobilité » est plutôt réservé au transfert de population entre pays riches (COMMANDER, KANGASNIEMI & WINTERS 2004). Les deux dénominations font toutefois référence à des individus hautement qualifiés et/ou ayant des performances professionnelles de haut niveau, notamment des cadres supérieurs, des chercheurs et des artistes, mais aussi des sportifs en quête de réalisation professionnelle et individuelle dans un marché de l'emploi de plus en plus global. Au Portugal, depuis la crise économique de 2008, le pouvoir politique a pris ses distances avec le concept de « fuite de cerveaux », qui comprend dorénavant toute personne munie d'un diplôme universitaire à la recherche d'un (premier) emploi à l'étranger, de façon à subvenir à ses besoins économiques¹⁹. On préfère parler de « mobilité » ou de « circulation » lorsqu'il s'agit d'évoquer le départ de ressortissants nationaux (avec ou sans expérience professionnelle) titulaires d'une licence, d'un master ou d'un doctorat vers des pays lusophones émergents (Angola et Brésil), des nations avec des réseaux migratoires déjà implantés (Canada, États-Unis, France, Luxembourg, Suisse) ou des territoires en quête de professionnels pour des domaines bien précis, comme les assistantes sociales et les infirmiers au Royaume-Uni (ARAÚJO & FERREIRA 2013). Dans le cadre d'un débat idéologique, parler de « fuite » renvoie surtout à une perte structurelle pour l'avenir de la collectivité, tandis que l'usage d'un vocabulaire qui privilégie les notions de « mobilité » ou de « circulation » traduit une perspective plus libérale et/ou individuelle, davantage centrée sur l'internationalisation du Portugal. Comme le précisent Araújo & Ferreira (2013), il n'est pas anodin que ce soient les médias étrangers qui aujourd'hui dissertent le plus sur la « fuite » de cerveaux portugais comme seule échappatoire pour des milliers de diplômés. Les médias nationaux présenteraient eux une narrative bien plus nuancée - même si elle n'omet pas d'évoquer la « fuite » - par des références à la mobilité/circulation des personnes, des capitaux, de la connaissance et des savoirs dans le cadre de la mondialisation. Tantôt on disserte sur « la nécessité d'émigrer » et/ou « le droit à ne pas émigrer », tantôt on éclipse les raisons sous-jacentes à l'exode pour l'embellir, en le reliant plus ou moins à l'épopée glorieuse des Découvertes. Chacun de ces partis-pris traduit un regard spécifique vis-à-vis de l'identité nationale. Nous ne sommes pas en mesure d'évaluer avec exactitude le poids de chacun de ces positionnements au cœur de l'espace public, mais le fait est que les médias portugais sont bien loin d'avoir évincé l'image d'Épinal du Portugais explorateur aux allures d'Oliveira da Figueira, le célèbre commerçant globe-trotter des albums de Tintin²⁰.
- 21 Diffusée depuis 2010 sur la principale chaîne du service public de télévision (RTP1), la série documentaire *Portugueses pelo mundo* (PPM) présente, par le biais d'épisodes d'une quarantaine de minutes, une galerie de portraits de compatriotes installés à l'étranger. Un certain nombre d'ingrédients (thème et cadre discursif, structure et rythme de l'émission, fréquence, horaire et lieu de diffusion) ont fait de ce programme un espace de référence en ce qui concerne la visibilité et la représentation de la diaspora portugaise dans le paysage médiatique national. Notre recherche exploratoire débute par l'analyse des pays et des villes parcourus au cours des sept saisons déjà diffusées (2010-2015). Nous

nous pencherons ensuite sur le profil des 85 intervenants (16 épisodes) des deux premières saisons, à partir d'un ensemble de variables structurantes (sexe, âge, profession, ville d'origine, lieu de résidence et durée du séjour). Finalement, nous examinerons la médiatisation des propos et des parcours de ces expatriés, mais également les espaces et les activités présentés lors des passages par New York et Buenos Aires (les deux premiers épisodes de la série).

- 22 *Portugueses pelo mundo* est une des déclinaisons internationales²¹ d'*Espanóles en el mundo*, série documentaire produite depuis 2009 pour *La 1*, la première chaîne du service public du pays voisin (RTVE). Diffusée en *prime time*, l'émission originale compte treize saisons, 204 épisodes, 105 pays parcourus et une moyenne d'audience de plus de deux millions de téléspectateurs, ayant par ailleurs donné lieu à de multiples versions sur les chaînes régionales²². Au fil de sept saisons et de 89 épisodes, *Portugueses pelo mundo* a parcouru 64 pays et 88 villes (38 capitales), dont 28 situées en Europe (31,5 %), 24 en Amérique (27 %), 20 en Asie (22,5 %), 13 en Afrique (14,5 %)²³ et 4 en Océanie (4,5 %). En termes de répartition géographique, le choix des métropoles ne reproduit pas exactement la cartographie de la diaspora portugaise, étant donné la place octroyée à des territoires à forte valeur symbolique ajoutée : USA (huit épisodes), Australie, Brésil, Chine et Royaume-Uni (trois chacun), Angola, Arabie Saoudite, Canada, Espagne, France, Hollande, Inde, Italie, Japon et Maroc (deux). Bien que consacré à l'ensemble des Portugais expatriés, le concept de l'émission consiste davantage à illustrer la dispersion géographique des ressortissants nationaux sur les cinq continents, ainsi que leur intégration dans les économies les plus développées, les sociétés les plus multiculturelles et les contrées les plus éloignées. La présence des États-Unis, de l'Australie, du Brésil, de la Chine et du Royaume-Uni dans les premières places est tout à fait significative. Au cours de chaque épisode, il ne s'agit donc aucunement d'établir un portrait sociologique et/ou statistique rigoureux des communautés portugaises, mais davantage de suivre des parcours singuliers, de s'approprier des espaces pluriels et de prendre part à de multiples activités.
- 23 Le profil et les propos des participants nous éloignent également d'une émigration strictement économique empreinte de nostalgie, au profit d'un ensemble de jeunes cadres dynamiques en quête de nouvelles expériences. Dans chaque épisode, une moyenne de cinq expatriés conduisent le téléspectateur dans des lieux typiques et/ou mondialement réputés, les nouveaux espaces à la mode ou encore des recoins méconnus, tout en partageant leur expérience de vie. Notre corpus, issu des seize épisodes des deux premières saisons²⁴, est constitué par 85 intervenants – dont 47 hommes (55 %) et 38 femmes (45 %) – ayant une moyenne d'âge de 33 ans et une durée de séjour assez brève (50 mois). Les trois quart des protagonistes sont originaires de trois plus grandes villes du Portugal, ce qui tranche encore avec les traditionnels flux migratoires majoritairement originaires du monde rural : 50 personnes de Lisbonne et de sa banlieue (59 %), dix de Porto et de sa banlieue (12 %), quatre de la ville de Coimbra et des environs, quatre de la région de l'Algarve (5 % chaque), trois d'Aveiro et de Leiria (4 % chaque) et onze d'autres régions (11 %). Le même constat se dégage de l'analyse des catégories socioprofessionnelles (INSEE, niveau 1) : on ne retrouve aucun agriculteur exploitant (0 %), ni d'ouvriers (0 %) ou de retraités (0 %) et très peu d'employés (2,5 %), d'artisans, de commerçants et de chefs d'entreprise (4,5 %) ou encore de personnes sans activité professionnelle (7 %). En effet, les trois-quarts des effectifs proviennent du secteur des cadres et professions intellectuelles supérieures (71 %), auxquels s'ajoute un certain

nombre d'intervenants issus des professions intermédiaires (15 %). La répartition par domaines d'activité montre que les intervenants appartiennent à cinq grandes sphères : économie et services (32 %), art (30,5 %), enseignement et recherche (19 %), professions libérales (9,5 %) et communication/marketing (8 %), ne subsistant que 1 % dans d'autres univers.

- 24 Une analyse un peu plus détaillée des propos diffusés lors des épisodes sur Buenos Aires et New York esquisse les contours du cadre énonciatif de PPM. On y retrouve tout d'abord des occupations professionnelles plutôt valorisantes : deux étudiantes (médecine et théâtre), deux photographes, un médecin, un directeur d'hôtel, une femme d'affaires, une musicienne/éducatrice, un comédien, un barman – identifié en tant que mixologiste – et un majordome ayant travaillé pour Jacqueline Kennedy. Il n'y a aucune référence à un départ douloureux, associé à d'éventuelles contraintes économiques. C'est toujours la quête d'aventure, la réalisation personnelle ou encore la formation professionnelle qui justifient l'éloignement du pays d'origine. Par ailleurs, l'intégration se présente quasiment sans heurts. « Je me sens chez moi ici... Quand je me promène sur la *Recoleta*, c'est pratiquement comme si j'étais au Portugal », nous dit Maria Ana, étudiante en médecine (26 ans). La musicienne et éducatrice Catarina (33 ans) a choisi New York parce que c'est une des capitales du jazz : « Je voulais aussi être plus indépendante et plus de métissage. Jusqu'à présent je ne retiens que du positif, que des bonnes choses. » João (28 ans), photographe de presse, ne pense pas revenir de sitôt au pays d'origine : « Un jour peut-être, mais pas à moyen terme. Le monde est si vaste. J'ai encore tellement de choses à découvrir ».
- 25 Au cours du périple au cœur de la nouvelle ville d'adoption, se dégagent à la fois la curiosité/émerveillement du touriste et les récits/recommandations du connaisseur. Les cicérones de PPM s'adressent autant à de futurs vacanciers qu'à de potentiels expatriés. À New York, ils soulignent le cosmopolitisme de la mégapole, symbole du rêve américain : « C'est un lieu bondé de gens venus du monde entier » (Catarina, 33 ans) ; « Je me devais de vivre ici. Résider à Wall Street, cela a un certain poids » (Dálio, 30 ans) ; « New York est la capitale mondiale du spectacle et de la comédie » (Manuel, 34 ans) ; « Dans cette ville résident dix millions d'habitants. C'est incroyable. Tout se passe ici. Il y a de l'émotion à chaque coin de rue » (Catarina, 29 ans). Du côté de Buenos Aires, leurs homologues mettent en avant « une ville qui ne se repose jamais, toujours en mouvement, où il se passe plein de choses » (João, 28 ans) ou bien « la Mecque du théâtre, où sont jouées 400 pièces par jour » (Sara, 23 ans).
- 26 Empruntant divers moyens de transport (à pied, en taxi, en bus, en métro, en bateau, en calèche), l'émission plonge le téléspectateur dans des espaces publics (rue, métro, commerces, marché, hôtels, restaurants, parcs, cabaret, stade, etc.), ne s'attardant sur les contextes professionnel et domestique que pour des raisons bien précises. Dans le Queens, le majordome João Crisóstomo (65 ans) fait le tour du propriétaire de son séjour – que les voisins ont rebaptisé la galerie-musée –, chargé de souvenirs, la plupart desquels consacrés à Jacqueline Kennedy. Rita (58 ans), photographe de profession, nous ouvre son chez-soi, au cœur du célèbre *Chelsea Hotel*, dans un appartement « où fut écrit le scénario de l'Odyssée de l'espace ». Depuis son bureau de directeur, dans la tour du Sofitel de Buenos Aires, Jorge Tito (42 ans) revient sur l'histoire et la restauration de cet édifice historique des années 1920.
- 27 Au gré des conversations, souvent dans des lieux emblématiques²⁵, les uns et les autres nous livrent des informations générales sur leur quotidien : les salaires, le coût de

l'immobilier, l'inflation et le niveau de vie, le système de santé, l'éducation, les transports, les vendeurs ambulants, la vie nocturne, etc. Dès que l'occasion se présente, on ne manque pas de mettre en relief des curiosités plus ou moins typiques ou des instantanés piqués sur le vif. À Buenos Aires, il est question de promeneurs de chiens, de pickpockets, d'un hôtel pour gays, de la rue des travestis, de grèves, de la manifestation hebdomadaire des mères des victimes de la dictature, de kiosques à journaux comme lieu stratégique d'information, de la pénurie de pièces du fait du paiement en espèces dans les transports publics, des épiceries flottantes du delta du Paraná, des *cartoneros*, etc. À New York, on commente la pratique des pourboires, le fonctionnement des taxis, les *get-together party*, une image de Notre Dame de Fatima au cœur de Manhattan, l'expérience du *body painting* en pleine rue, le trafic interrompu à cause d'un véhicule suspect ou une brocante. La culture et la gastronomie locales s'insinuent de façon récurrente aussi bien en Argentine (*murgas*, *fileteado*, bandonéon, tango ; *picada*, *tequila*, *merluza*, *nachos*, *parilha*, *salamín*, *chouripán*) qu'aux États-Unis (théâtre, musique, peinture, graffiti, art urbain ; bretzel, hamburger, hotdog, spécialités indiennes et pakistanaises, cocktails).

- 28 Avec PPM, le téléspectateur plonge en immersion dans un univers résolument urbain, où la réussite professionnelle côtoie la société de consommation, le multiculturalisme et le monde des loisirs. À New York, une expatriée prend congé des téléspectateurs pour participer à une réunion d'affaires, une autre s'adresse à eux depuis sa loge avant un concert, tandis qu'un individu prêche la fin du monde au beau milieu des passants et un jeune photographe essaie différentes poses sur un skate dans une ancienne zone industrielle. À Buenos Aires, un photographe couvre une manifestation, un médecin goûte de nouvelles versions de tequilas dans un bar branché, alors qu'une étudiante s'essaie au tango *queer* et un couple et ses deux enfants savourent une *parilla* au bord d'un fleuve. Certains protagonistes sont même très impliqués dans la vie de leur arrondissement, comme ce sexagénaire qui embarque les téléspectateurs avec son groupe de volontaires pour une tournée de nettoyage dans le quartier ou cette jeune éducatrice qui cherche à redonner l'estime de soi à des enfants en difficulté par le biais de la musique.
- 29 La série documentaire *Portugueses pelo mundo* ne renvoie décidément pas l'image traditionnelle de l'émigré économique, rongé par une *saudade* qu'il cherche tant bien que mal à mitiger en s'inscrivant dans la communauté ethnique d'origine. À l'écran se succèdent surtout de (jeunes) expatriés diplômés qui – sans pour autant renier leurs racines – savourent l'instant présent, affichent un savoir-faire professionnel et une ouverture à d'autres expériences et cultures, dans le cadre d'une mobilité transnationale. Diffusée à une heure de grande écoute, la série documentaire est souvent citée comme modèle du service public par excellence, mais d'aucuns lui reproche également – à l'instar de ce qui se passe avec la version espagnole – de présenter une version édulcorée de l'émigration. En d'autres termes, il s'agirait de braquer les projecteurs sur la réussite au-delà des frontières pour mieux passer sous silence aussi bien les véritables raisons du départ que les difficultés liées au processus. Quel que soit le parti-pris, la médiatisation du phénomène renvoie toujours aux enjeux idéologiques qui, depuis plus de deux siècles, scandent le débat autour de l'émigration et de l'identité nationale. Si l'on peut nier que les médias nationaux ne manquent aujourd'hui pas d'évoquer – surtout dans un registre informatif – les difficultés qui parfois jalonnent le parcours migratoire (chômage, séparation familiale, accidents, escroqueries et autres revers), il n'en reste pas moins que

la rhétorique du succès continue d'être l'un des ingrédients favoris de leur cadre discursif.

BIBLIOGRAPHIE

AGUIAR Manuela (1987), *Política de emigração e comunidades portuguesas*, Porto, Secretaria de Estado das Comunidades Portuguesas.

ALVES Jorge F. (1999), « Variações sobre o “brasileiro”. Tensões na emigração e no retorno do Brasil », *Revista Portuguesa de História*, tome XXXIII, pp. 191-222.

ALVES Jorge F. (2004), « O “brasileiro” oitocentista - representações de um tipo social », in VIEIRA, B. (org.), *Grupos sociais e estratificação social em Portugal no século XIX*, Lisboa, ISCTE (CEHCP), pp. 193-199.

ALVES Jorge F. (2013), « Prefácio », in ARAÚJO Marta, ESTEVES Alexandra, COELHO José & FRANCO Renato (eds.), *Os Brasileiros enquanto agentes de mudança : Poder e assistência*, Braga, CITCEM-UM / Fundação Getúlio Vargas.

AMORIM Inês (1988), « Manuel Severim de Faria : uma releitura dos remédios para a falta de gente (1655) », *Revista da Faculdade de Letras*, n° 5, pp. 151-172.

ANTUNES DA CUNHA Manuel (2009), *Les Portugais de France face à leur télévision. Médias, migrations et enjeux identitaires*, Rennes, PUR.

ARAÚJO Emília & FERREIRA Filipe (2013), « A “fuga de cérebros” : um discurso multidimensional », in ARAÚJO Emília, FONTES Margarida & BENTO Sofia (eds.), *Para um debate sobre mobilidade e fuga de cérebros*, Braga, CECS-UM, pp. 58-82.

ARAÚJO Marta, ESTEVES Alexandra, COELHO José & FRANCO Renato (eds.) (2013), *Os Brasileiros enquanto agentes de mudança : Poder e assistência*, Braga, CITCEM-UM / Fundação Getúlio Vargas.

BAGANHA Maria Ioannis (2001), « L'économie politique de la migration : l'émigration portugaise au XIX^e siècle », *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, vol. 42, « Le Portugal et l'Atlantique », Lisboa-Paris, Gulbenkian, pp. 77-96.

BRETTELL Caroline (1994), « O emigrante, a nação e o estado nos séculos XIX e XX em Portugal : uma abordagem antropológica », in BRETTELL Caroline & HIGGS David (eds.), *Portugal : o indivíduo e o estado*, Lisboa, Fragmentos, pp. 63-81.

CASTELO Cláudia (1998), « “O modo português de estar no mundo”. O luso-tropicalismo e a ideologia colonial portuguesa (1933-1961) », Porto, Afrontamento.

COMMANDER Simon, KANGASNIEMI Mari, & WINTERS Alan (2004), « The brain drain : Curse or boon ? A survey of the literature. » in BALDWIN Robert & WINTERS Alan (eds.), *Challenges to globalization : Analyzing the economics*, Chicago, IL, University of Chicago Press.

CORREIA DE JESUS Manuel (1990), *Comunidades portuguesas. Uma política para o futuro*, Ponta Delgada, Ministério dos Negócios Estrangeiros.

DINIS Júlio (1988), *A morgadinha dos canaviais*, (ed. original 1868), Lisboa, Europa-América.

- DOS SANTOS Irène (2014), « Confrontação com o país de origem e redefinição das identificações : Descendentes de migrantes portugueses no contexto intraeuropeu (França-Portugal) », *InterDISCIPLINARY Journal of Portuguese Diaspora Studies*, vol. 3, n° 2, pp. 433-459.
- FELDMAN-BIANCO Bela (1995), « A criação de uma nação (portuguesa) desterritorializada e a transnacionalização de famílias », *Cadernos CERU*, n° 6, série 2, pp. 89-104.
- FONSECA Carlos (1999), « Émigration et rhétorique impériale », *Migrances*, n° 15, pp. 22-31.
- GONÇALVES Albertino (1996), *Imagens e clivagens. Os residentes face aos emigrantes*, Porto, Afrontamento.
- HALPERN PEREIRA Miriam (1981), *A política portuguesa de emigração (1850 a 1930)*, Porto, A Regra do Jogo.
- HERCULANO Alexandre (1879), *Opúsculos (IV), A Emigração (1873-75)*, Lisboa, Viúva Bertrand, pp. 107-292.
- HILY Marie-Antoinette & ORIOL Michel (1993), « Deuxième génération portugaise : la gestion des ressources identitaires », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 9, n° 3, pp. 81-93.
- LOPES Felisbela (1999), *O telejornal e o serviço público*, Coimbra, Minerva.
- LOPES João (2014), *Geração Europa ? Um estudo sobre a jovem emigração qualificada para França*, Lisboa, Mundos Sociais.
- MARTINS Oliveira (1956), *Fomento rural e emigração* (ed. original 1891), Lisboa, Guimarães Editores.
- NAYRAC Magali (2011), « La question de la représentation des minorités dans les médias, ou le champ médiatique comme révélateur d'enjeux sociopolitiques contemporains », *Cahiers de l'URMIS*, n° 13. <http://urmis.revues.org/1054> (28/05/2015).
- OCDE/ONU (2013), *Les migrations internationales en chiffres*. www.oecd.org/fr/els/mig/les-migrations-internationales-en-chiffres.pdf (28/05/2015).
- PAULO Heloísa (1998), « O Estado Novo e a emigração : alternativas e propostas. », *Mathésis*, n° 7, pp. 291-326.
- PENA Paulo (9 juin 2015), « Esse mito urbano não é como os outros : existiu. », *Público*. <http://www.publico.pt/politica/noticia/este-mito-urbano-nao-e-como-os-outros-existiu-16983> 80, (10/06/2015).
- PEREIRA Victor (2012), *La dictature de Salazar face à l'émigration. L'Etat portugais et ses migrants en France (1957-1974)*, Paris, Presses de Sciences Po.
- PIRES Rui, PEREIRA Cláudia, AZEVEDO Joana & Ribeiro Ana (2014), *Emigração portuguesa. Relatório estatístico 2014*, Lisboa, OE, Rede Migra, IUL & DGACCP.
- PORDATA/INE (2015), <http://www.pordata.pt/Portugal/Emigrantes+total+e+por+tipo-21> (28/05/2014).
- QUEIRÓS Eça de (1979), *A emigração como força civilizadora*, (ed. original 1874), Lisboa, Perspectivas & Realidades.
- QUEIRÓS Eça de (1981), « Carta-prefácio », in MAGALHÃES, L., *O brasileiro Soares*, Lisboa, Imprensa Nacional - Casa da Moeda.
- RAMOS Rui (1992), « A formação da intelligentsia portuguesa (1860-1880) », *Análise Social*, vol. XXVII, n° 116-117, pp. 483-528.

ROCHA-TRINDADE Maria-Beatriz (1984), « Le dialogue institué. », in ORIOL Michel (dir.), *Les variations de l'identité. Étude de l'évolution de l'identité culturelle des enfants d'émigrés portugais en France et au Portugal*, vol. 1, Rapport final ATP/CNRS, université de Nice, pp. 357-377.

ROCHA-TRINDADE Maria-Beatriz (1999), « Réseaux de transnationalité. Le cas portugais », *Ethnologie française*, tome 29, n° 2, pp. 255-262.

SALAZAR Oliveira (1959), *Discursos e notas políticas (1938-1943)*, vol. III, Coimbra Editora.

SAMPAIO Jorge (2000), *Sessão de abertura do V Congresso das Comunidades madeirense*, 16 septembre, Funchal (Madère), <http://jorgesampaio.arquivo.presidencia.pt/pt/noticias/noticias/discursos-555.html> (consulté le 8 avril 2015).

SANTOS Vanda (2004), *O discurso oficial do estado sobre a emigração desde os anos 60 a 80 e imigração dos 90 à actualidade*, Lisboa, ACIME.

SARAMAGO José (2003), *Pérégrinations portugaises*, (1^{ère} ed. 1985), Paris, Seuil.

SCHILLER Nina G. & FOURON Georges (1997), « “Laços de sangue” : os fundamentos raciais do estado-nação transnacional », *Revista crítica de ciências sociais*, n° 48, pp. 33-66.

SÉRGIO António (ed.) (1924), *Antologia dos economistas portugueses : século XVII. Obras em português*, Lisboa, Oficinas Gráficas da Biblioteca Nacional.

SIMMEL Georg (1950), « The stranger », in Wolff Kurt (ed.), *The sociology of Georg Simmel*, New York, Free Press, pp. 402-408.

SIMÕES Nuno (1934), *O Brasil e a emigração portuguesa*, Coimbra, Imprensa da Universidade.

THIESSE Anne-Marie (2001), *La création des identités nationales. Europe : XVIII^e - XX^e siècle*, Paris, Seuil.

NOTES

1. Souvent associé à l'émigration et au fado, le terme fait référence à la nostalgie, à la mélancolie, au mal du pays, à l'absence regrettée de quelqu'un ou de quelque chose que l'on aime, à un souvenir d'un état de bien-être passé.
2. Toutes les traductions sont de notre responsabilité.
3. Bien qu'ils fassent déjà partie du glossaire de la dictature, c'est avec l'avènement de la démocratie que les deux termes prennent une autre dimension.
4. C'est alors qu'émerge la Génération de 70 (les vaincus de la vie), courant littéraire fondé sur l'analyse critique d'une société décadente et marginalisée, mais aussi la figure de l'intellectuel portugais qui s'octroie la mission de délivrer le pays du vide idéologique, généré par une révolution libérale ayant affaibli la tradition catholique et monarchique sans pour autant proposer un sens à la vie collective (RAMOS 1992).
5. « Toute personne peut rester ou sortir du Royaume, à sa guise, en emportant ses biens, sous réserve du respect des règlements de police et sans causer de tort à des tiers. » (§ 5, article 145).
6. Elle prévoit également que « les citoyens portugais séjournant ou résidant à l'étranger jouissent de la protection de l'État pour l'exercice de leurs droits. Ils sont astreints aux devoirs qui ne sont pas incompatibles avec leur absence du pays » (article 14).
7. Helena Roseta (PS), présidente de la Commission pour l'intégration européenne à l'Assemblée de la République (1981).
8. Manuela Aguiar (PSD, centre-droite), secrétaire d'État à l'émigration, lors de l'inauguration du Monument à l'émigré (10 juin 1981, Gare de Santa Apolónia, Lisbonne).

9. Francisco Sá Carneiro, futur premier-ministre (PSD, centre-droite).
10. Plaque de l'Exposition des communautés portugaises (Lisbonne, 1992).
11. On évoque les « Portugais » qui vivent en France lorsqu'ils sont à l'extérieur, mais on fait davantage référence aux « Français » (ou encore de façon plus dépréciative aux « avec ») lorsque ces mêmes émigrés sont en vacances au Portugal. Plus ils sont proches physiquement, plus on les éloigne symboliquement.
12. Étude menée au début des années 1990. Selon l'auteur, le degré d'estime vis-à-vis des membres de la diaspora varie en fonction du niveau d'instruction, du lieu de résidence, du niveau de scolarité du père et de la relation personnelle que le résident nourrit avec le phénomène migratoire (p. 252). La sévérité des jugements découlerait surtout de la combinaison entre distance sociale et proximité physique.
13. Les deux chaînes ont, par ailleurs, créées leur propre antenne internationale : SIC Internacional (1997) et TVI Internacional (2010).
14. Quelques exemples : Emigração cresceu 85 % entre 2010 e 2011 (*Diário de Notícias*, 17/01/2014), 70 % a 80 % dos Portugueses estão dispostos a emigrar (*Jornal de Notícias*, 12/10/2014), Portugal não ganhava tanto dinheiro com emigrantes desde o início do século (*Público*, 11/06/2015), 134 000 portugueses deixaram o país no ano passado (*Jornal de Notícias*, 17/06/2015).
15. Quelques exemples : Vamos todos para Angola (*Visão*, 12/03/2009), Onde há (bons) emprego lá fora (*Visão*, 24/02/2011), Portugueses à conquista do Mundo (*Visão*, 21/03/2013), O português que pode revolucionar o diagnóstico do cancro (*Visão*, 12/12/2013), 29 países que estão a contratar (*Sábado*, 4/06/2015).
16. Voir *A Grande debandada*, webdocumentaire de João Santos, diffusé en avril 2014, sur Rádio Renascença. Disponible en ligne sur <http://rr.sapo.pt/a-grande-debandada/> (consulté le 28 mai 2015).
17. Voir *Ei-los que partem*, série documentaire en cinq épisodes (RTP, 2006).
18. Les discours politiques et médiatiques insistent d'ailleurs sur cette jeune immigration diplômée, alors que les statistiques montrent que bon nombre de ceux qui partent ne sont ni jeunes ni diplômés.
19. Plusieurs membres du gouvernement de centre-droite (PSD-CDS, 2011-2015) ont incité les jeunes diplômés au chômage à sortir de leur « zone de confort », à trouver une alternative dans la mobilité internationale. Ces déclarations ont été perçues comme un appel à l'émigration, à abandonner le pays, suscitant une polémique nationale (PENA, 2015).
20. Voir *Les cigares du pharaon* (1934), *Tintin au pays de l'or noir* (1950) et *Coke en stock* (1958).
21. Le concept a également été repris en Amérique Latine : en Argentine (*Clase turista : el mundo según los argentinos* / Telefe), au Brésil (*Clase turista : o mundo segundo os Brasileiros* / Band), au Chili (*El mundo según los Chilenos* / TVN) et au Mexique (*Mexicanos en el extranjero* / Canal Once).
22. Notamment, *Andaluces por el mundo* (Canal Sur), *Aragoneses por el mundo* (Aragón TV), *Asturianos en le mundo* (RTPA), *Canarios por el mundo* (Televisión Canaria), *Castilla y León en el mundo* (CylTV), *Galegos no mundo* (Televisión de Galicia), *Madrileños por el mundo* (Tele Madrid), *Murcianos por el mundo* (7) et *Valencianos por el mundo* (Canal 9).
23. Deux épisodes sont consacrés à Luanda, la capitale de l'Angola.
24. La première saison (2010) a lieu dans les villes de Buenos Aires, New York, Singapour, Berlin, Istanbul, Zagreb, Sidney et Le Cap, tandis que la deuxième (2010/2011) passe par Barcelone, Londres, Rio de Janeiro, Mexico, Maputo, Oslo, Pékin et Los Angeles.
25. À Buenos Aires, Avenida 9 de Julho, Avenida Corrientes, Bairro Lo Bocal, Bosques de Palermo, Camiñito, Cañitas, Casa Rosada, Delta del Paraná, La Bombonera, Plaza de Mayo, Plaza Serrano, Recoleta, San Telmo, Torre Mihanovich et le Teatro Colón. À New-York, Broadway, le pont de Brooklyn, Central Park, Central Station, Chelsea Hotel, Chrysler Building, East Harlem, East Village, la Cinquième Avenue, Flatiron Building, High Line, Meatpacking District, Soho, Madison

Square, Queens, Strawberry Field, Time Square, Top of the Rock, la Statue de la Liberté, Wall Street.

RÉSUMÉS

L'émigration est un marqueur de l'identité portugaise. Depuis le XVIII^e siècle, l'image de l'émigré navigue cependant entre la reconnaissance du parcours accompli et la stigmatisation de son statut et de ses pratiques socioculturelles. Dernièrement, en contexte de crise économique, une nouvelle vague migratoire – où les chômeurs de longue durée côtoient les nouveaux diplômés – est venue complexifier une telle représentation. Diffusée depuis 2010 sur la chaîne publique RTP1, la série documentaire *Portugueses pelo Mundo* (sept saisons, 89 épisodes) est devenue un espace de référence en ce qui concerne la visibilité médiatique des émigrés dans leur pays d'origine. Centrée autour des deux premières saisons, notre recherche dévoile le profil et le(s) discours de 85 expatriés, pour la plupart de jeunes diplômés qui valorisent leur vécu multiculturel et le succès de l'intégration, au détriment d'éventuelles adversités inhérentes au parcours migratoire. De Pékin à Los Angeles, en passant par Sidney, Dakar et Paris, la cartographie de la (nouvelle) diaspora portugaise réactualise la vieille antienne de la réussite au-delà des frontières.

Emigration is a marker of Portuguese identity. Since the eighteenth century, the representation of the emigrant fluctuates between the recognition of the accomplished course and the stigmatization of their status and socio-cultural practices. Lately, in a context of economic crisis, a new migratory wave – in which long lasting unemployed coexist with newly graduated – made such representation more complex. Broadcasted since 2010, on the public channel RTP1, the documentary series *Portugueses pelo mundo* – Portuguese around the world (seven seasons, 89 episodes) became a benchmark in what concerns media coverage of immigrants in their country of origin. Taking into account the first two seasons, our research reveals the profile and speeches of 85 protagonists, most of them young graduates, who value their multicultural experience and successful integration instead of focussing in any possible difficulties that are natural in the migratory process. From Beijing to Los Angeles, going through Sydney, Dakar and Paris, the cartography of the (new) Portuguese diaspora updates the old refrain of success across borders.

INDEX

Index chronologique : XXe siècle, XXIe siècle

Keywords : representation, television, Portuguese, migration.

Index géographique : Brésil, Portugal, France, Espagne, Etats-Unis, Argentine

Mots-clés : représentation, télévision, Portugais, émigration.

AUTEUR

MANUEL ANTUNES DA CUNHA

Maître de conférences

Faculdade de Filosofia e Ciências Sociais (UCP/CEFH-Braga)